

# MOTKE LE PAUVRE PÊCHEUR

©2025 Michel Persitz

Motke Švejk était un pauvre vieux pêcheur de l'île de T'rnik. Ce n'était ni le meilleur pêcheur, ni le pire. Il n'était pas le plus vieux, ni même le plus pauvre. Le vieux Houmdada était plus habile avec ses filets et ses nasses, le vieux Hénoch était plus démuné qu'un hareng saur et Ardashir, l'ancêtre, le ramasseur d'huîtres, l'anachorète de la côte, avait vu naître tous les autres habitants de T'rnik. Demandez à un enfant de vous dessiner un pauvre vieux pêcheur, à tous les coups il vous dessinera Motke. Motke était le pauvre vieux pêcheur parfait. Il aurait pu faire la couverture du *National Geographic* si un de leurs photographes était passé par-là. Motke était un archétype comme on en voit en illustration dans les encyclopédies. Motke c'était la pauvreté, la vieillesse, la malédiction du ciel, les calamités maritimes de soixante mers et cinq océans, abattues sur un seul homme. Motke était le pauvre-vieux-pêcheur étalon pour toutes les histoires de pauvres vieux pêcheurs, passées, présentes et à venir. Il y a comme cela des choses étranges sur cette terre et si vous avez le temps de lire cette histoire, vous découvrirez des choses plus étranges encore. Par exemple, l'histoire de Motke et de la carangue<sup>1</sup>.



Ce matin-là, Motke se leva plus tôt que d'habitude. Peut-être parce qu'il avait mal dormi ? Peut-être parce que les cormorans se disputaient un poisson sur la grève ? Peut-être qu'en ce temps-là, les pauvres vieux pêcheurs étaient parfois réveillés par de mystérieux messages venus de la mer ? Peut-être que Motke avait perçu dans son sommeil un signe prometteur dans le ressac ou peut-être le vent du large avait-il porté jusqu'à ses narines le parfum du frai d'un ban de thons ? Toujours est-il que le pauvre vieux Motke se leva avant l'aurore. Il étira son douloureux squelette, sortit dans l'obscurité pour pisser comme chaque jour sur le figier obstiné qui glissait ses racines loin sous le mur de sa cabane, puis il se versa un demi-seau d'eau de pluie sur la tête. Motke sentit dans l'air les frémissements du jour qui prenait possession du ciel. Comme tous les pêcheurs avant de prendre la mer, Motke examina la houle, son rythme et sa couleur. Ce jour-là, elle était paresseuse et violette. Une mer pour évêque. Mais à T'rnik, il n'y avait pas d'évêque et d'une façon générale, dans ces parages on voyait peu d'ecclésiastiques, d'imams ou de rabbins, s'aventurer sur les flots. Motke poussa un long soupir en nouant les bretelles de son pantalon de pêche en toile cirée rapiécée. Il se demanda si, dans toute cette inhumaine étendue d'eau, il restait encore un poisson. Et comment le trouver ? Depuis cinq jours, il n'en avait pas vu un seul. Pas l'ombre d'un. Même pas un merlan, même pas un serran, même pas un con de cord ou un bébé anchois. Il enfourna dans sa besace un quignon de pain à la farine d'algues et son dernier morceau de poisson séché. Il enfonça sa casquette sur son crâne boucané et comme tous les matins, mais un peu plus tôt que les autres matins, ce qui a peut-être son importance, il descendit de la colline vers la mer ingrate. Quelques minutes plus tard, il atteignit *L'Espérance*, amarrée au môle du large dans sa darse.



---

<sup>1</sup> Poissons de la famille des Carangidae, ordre des Perciformes (percomorphes).

N'allez pas imaginer la barque du vieux cubain Santiago cher à Hemingway, un romantique caïque crétois, un zaroug de pirates yéménites ou une de ces si photogéniques lourdes pirogues africaines. *L'Espérance* n'était pas une de ces embarcations folkloriques que des écrivains citadins peu au fait des choses de la mer persistent à vouloir introduire dans leurs histoires convenues de pauvres vieux pêcheurs cupides ramenant dans leurs filets troués une malheureuse sirène, résignée à subir les plus cruelles avanies avant de pouvoir retourner dans les profondeurs. Une fois pour toutes : n'en croyez rien, ce sont des fadaises. Si une malheureuse sirène doit se faire prendre dans un filet, ce sera dans le chalut monstrueux d'un bateau usine russe, chinois ou coréen. Elle sera, aspirée, dépecée, vidée, nettoyée, débitée en rondelles calibrées et ni vu ni connu, mise en boîtes de conserve, serties, étiquetées, datées comme des dizaines de milliers d'autres. Poids net égoutté : 180 g. Informations nutritionnelles : pour 100 g de sirène au naturel, 180 calories, 30 g de protéines, 0 glucide, 5,3 g de lipides, 42 mg de sel. Trente-six boîtes par carton. Douze cartons par caisse. Huit caisses par palette. Seize palettes par conteneur de dix tonnes.

Soyons sérieux, pas un marin pêcheur de T'rnik ne prendrait la mer sur une embarcation de conte de fées, pourquoi pas sur une gondole? Pas même pour aller aux crevettes le long de la côte. La mer de T'rnik n'a rien à voir avec les doux lagons des antipodes, bordés de palmiers, de cocotiers et de bougainvillées tandis que dansent sur les plages de gracieuses indigènes à demi-nues, au rythme des pahus, xaphoons et ukulélés. *L'Espérance*, c'est un vrai bateau. Un vrai de vrai. Un petit chalutier trapu, aguerrri par plus de cinquante ans de coups de tabac. Il avait pris la mer sous d'autres cieux, dans un chantier naval inconnu, loin de T'rnik. À son arrivée, il s'appelait encore le *Prince Vijaya* de Port-Kankesan. Au fil de quelles tribulations le *Prince Vijaya* de Port-Kankesan est-il devenu *L'Espérance* de T'rnik, propriété du pauvre vieux pêcheur Motke ? Patience, vous en saurez bientôt davantage.

*L'Espérance* ! Tu parles d'un nom pour un chalutier brûlé, rongé, balafré, un bourlingueur bourru qui avait avalé et recraché plus d'eau de mer qu'il n'y en a dans l'Atlantique ! Qui avait parcouru des milliers de milles marins, plus souvent dans les mauvais grains qu'à son tour. Mais les marins pêcheurs sont superstitieux, ils choisissent des noms optimistes : *À tire d'aile, Viens donc, North Star, Morning Star, Coureur des mers, Saint Yves, Le Hardi, Sea Breeze*... Ils sont nombreux ces rafiots de misère, aussi moches et cabossés que *L'Espérance*. La plupart mouillent dans des ports oubliés du reste du monde. Ce sont des neuf ou dix mètres disgracieux, avec une timonerie de la taille de deux armoires normandes. Des chalutiers côtiers qui puent le diesel et le poisson de l'année dernière, dont le pont est toujours encombré de filets, de réas, de caliornes, de drisses, de drosses, d'élingues, de haussières, de filins, de garcettes, de cargues, de sangles et de cordages. Sans oublier les nasses, les cageots en plastique, les bâches en plastique, les bidons en plastique – blancs – bleus – jaunes –, les fanions, les flotteurs en polystyrène, les morceaux de pneus de camion qui servent de pare-battage. *L'Espérance*, c'est le genre d'embarcation à bord de laquelle un honnête terrien ne peut pas monter sans se salir - guano, graisse, sang ou mazout —, sans glisser, trébucher, se blesser, déchirer ses vêtements, parce que tout lui signifie qu'il n'est pas le bienvenu et que même retourner ses tripes et boyaux, par-dessus le bastingage ce n'est pas facile. Pourtant, je vous l'assure, vous ne trouverez mieux pour prendre la mer dans ces foutus parages que *L'Espérance* de T'rnik, avec le pauvre vieux Motke à la barre.



Donc, le jour se levait et *L'Espérance* s'éloignait de la côte. Après avoir évalué l'intervalle entre les maîtresses vagues, Motke jeta un seau par-dessus bord, le remonta et remplissant sa main en coupe, il huma et lécha la mer pour savoir ce qu'elle promettait de neuf. Que lui dit-elle ? Une bonne et une mauvaise nouvelle. La bonne était que ça sentait le poisson, la mauvaise était qu'il faudrait aller le chercher loin, jusque dans les récifs de Kh'logg. Si c'est pour pleurnicher que c'est trop loin, trop dur, trop dangereux, inutile de prendre la mer. Restez assis, gardez vos mocassins en daim bleu au sec sous la table. Pas le genre de Motke qui mit le cap sur les terribles récifs de Kh'logg. *L'Espérance* filait donc Nord-Nord-Est le long de la côte jusqu'à la Pointe des Revenants.

Quand le flot se creuse et change de couleur, quand il passe du vert émeraude de l'innocence à l'insondable bleu aubergine, c'est que vous entrez dans le royaume de la haute mer. Passez sur cap Nord plein Nord, comptez deux heures à quatre nœuds, parfois deux heures et demie, selon le vent et cette mauvaise houle de travers qui se forme souvent dans ces eaux-là. Remerciez Neptune s'il ne vous a pas envoyé en prime un pernecieux crachin enveloppé d'une brume collante et glaciale. Les récifs de Kh'logg, il vaut mieux en entendre parler le soir à la veillée plutôt que de s'y rendre. Aucun marin sensé, sauf un trompe-la-mort-de-faim comme Motke, ne va aller réveiller les démons qui sommeillent autour de Kh'logg. Ces récifs sont traîtres, innombrables et laids. Le brouillard y prospère. Ces récifs sont hantés. Aucun oiseau de mer ne s'y pose jamais. Les courants sont imprévisibles. Le vent ulule dans un labyrinthe plus sinistre qu'un cimetière abandonné. Méfiez-vous des cartes de marine ! Les vieux marins jurent que les brisants se déplacent la nuit. Ils n'obéissent plus aux cartes. Tantôt ils se rapprochent comme des griffes, tantôt ils se dispersent. Ils s'engloutissent avec la marée pour mieux affleurer là où ils ne devraient pas être. Voilà, vous savez l'essentiel et c'est donc vers Kh'logg que *L'Espérance* faisait route pour chercher du poisson.

Une bonne pêche, cela faisait trop longtemps que Motke n'en avait plus goûté la saveur. Le quotidien depuis des mois, c'était la mauvaise pêche. La pêche sèche qui ne paie pas le marin, ni le fioul, ni le crédit chez l'épicier. La mauvaise pêche chronique, c'est une guigne qui vous colle à la peau, une saleté de zona, une gangrène qui vous ronge de l'intérieur et vous rejette sucé jusqu'à l'os, comme un vieil os de seiche, avant qu'on vous enterre au royaume des crabes, trois pieds sous le sable. Les crabes devront patienter pour bouffer Motke Švejk. Parce que Motke Švejk, c'est du pur cuir de baleine, un bagnard endurci aux galères, un forçat des marées. Un pêcheur maudit, plus souvent sur son rafiote de malheur à défier la poisse salée sous les ricanements des mouettes qu'au bistrot à se lamenter sur son sort en tapant le carton ou en lançant les dés devant une bouteille de tord-boyaux.



Motke n'a pas été élevé à la brioche et au sucre d'orge. Il est l'aîné de sept enfants, rien que des garçons, orphelins de leur père, un pauvre fou de contrebandier, abattu à quelques brasses de la côte par un douanier vicieux. Motke avait tout vu. Caché dans les rochers, il attendait le signal lumineux pour courir jusqu'à la barque du père, à quelques mètres de la plage et se sauver à travers les dunes avec dans son sac à dos quelques précieuses boîtes de *Hoyo de Monterrey Especial* que sa mère écoulait, sous le manteau, en tenant le vestiaire de *The whale Tavern*. Motke avait vu la vedette de la douane surgir des ténèbres, tous projecteurs allumés, moteur à plein régime pour arraisonner la périssoire paternelle juste avant qu'elle n'atteigne le rivage. Motke avait entendu les borborygmes menaçants du porte-voix. Son père avait lâché les rames. Il s'était dressé les bras levés. Deux horribles coups de feu avaient claqué. Un corps avait basculé dans l'eau. Motke n'avait

pas crié ni pleuré. Il était resté caché dans les ammophiles à ligule courtes, s'enfouissant sans bruit à la manière des tortues. La vedette était repartie avec les boîtes de cigares, abandonnant le corps à la marée. Motke avait entendu des éclats de rire courir sur l'eau, tandis qu'il tirait le corps de son père sur le sable. Selon la police, un règlement de compte entre trafiquants avait fait une nouvelle victime

Quelques mois plus tard, leur mère, trop jeune pour rester longtemps veuve, découragée par tant d'infortune, se laissa séduire et enlever par un séduisant trompette italien, membre de l'orchestre swing du *SS Gabriele d'Annunzio*, en escale à T'rnik pour deux jours. Les sept frères avaient été confiés aux chiches attentions d'une vieille tante, une demoiselle acariâtre et sourde. Motke âgé de douze ans, devint le *chef de famille* par défaut. À l'âge où les autres gosses de l'île s'épanouissaient dans de joyeuses fariboles, il s'endurcissait dans d'ingrates besognes à peine rémunérées par des paroissiens sans scrupule, lesquels n'hésitaient pas à exploiter un malheureux orphelin. En tant qu'aîné et seul sachant lire, Motke hérita du carton rempli de récits de marine, propriété de son infortuné aventurier de père. L'enfant était renfermé, mais poète et rêveur. Il piocha dans une anthologie et apprit par cœur plus de vingt poèmes dont il tressait les vers à sa guise comme un cordage. La nuit, à la bougie, il chuchotait une saga absconse à ses frères ébahis, blottis dans le lit autour de lui :

La belle brise soufflait, la blanche écume volait,  
Notre sillage librement se déroulait ;  
Nous étions les premiers qui eussent forcé l'accès  
De cette mer silencieuse.

Près de la mer, près de la mer déserte, nocturne,  
Un jeune homme est debout,  
La poitrine débordant de chagrin, l'esprit plein de doute.

Ô que ma quille éclate,  
Ô que j'aïlle à la mer !

Homme libre, toujours tu chériras la mer !  
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme  
Dans le déroulement infini de sa lame,

Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.

Il interroge les flots avec ses lèvres assombries.

O flots, que vous savez de lugubres histoires !  
Flots profonds redoutés des mères à genoux !  
Vous vous les racontez en montant les marées,  
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées  
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !

Fuir ! Là-bas fuir ! Je sens que des oiseaux sont ivres  
D'être parmi l'écume inconnue des cieux !  
Rien, ni les vieux jardins reflétés par les yeux  
Ne retiendra ce cœur qui dans la mer se trempe.

Déjà les petits étaient emportés par la houle du sommeil. Lui se mettait à griffonner dans un carnet secret.

Motke sacrifia ce qui lui restait de jeunesse sur les quais du port de T'rnik, sur le pont ou dans la cale des rafiots les plus ingrat de l'île. Il voulait que ses jeunes frères connaissent, loin de cette île maudite, l'existence bourgeoise que leur mère si naïve et romantique avait rêvée pour eux. Contre

toute attente, à force d'abnégation et de ténacité dans l'épargne, mais aussi, il faut l'avouer, en se prêtant à l'occasion à quelques traficotages dans la tradition paternelle, il réussit. Les six cadets, prirent chacun son tour, le traversier pour s'établir les yeux brillants d'ambition dans les métropoles les plus prometteuses du continent. Agénor devint ambassadeur, Hector procureur, Polydor administrateur, Sandor aviateur, Victor footballeur et Balandar ténor. Une fois ses frères autonomes, Motke vendit à un couple de hippies américaines, *rare-à-la-vente-authentique-maison-de-pêcheur-vue-mer-coup-de-cœur-assuré-à-visiter-sans-tarder-travaux-à-prévoir*, de leur père. Au Crédit des Flots Bleus, il emprunta de quoi acheter aux enchères, une curieuse saisie des douanes : le *Prince Vijaya*. Un increvable chalutier côtier, propriété douteuse d'introuvables, mais supposés redoutables, trafiquants cinghalais. Le bakchich promis aux douaniers n'ayant probablement pas été versé, après abordage par la vedette, l'équipage du *Prince Vijaya* avait été envoyé *ad patres* dans des circonstances qui restent à élucider. Les intrépides douaniers furent médaillés pour leur belle prise et purent poser sur la photo de leur saisie : une caissette de pièces d'or, quelques objets en ivoire, trois tapis chinois, cinq kilos de pavot birman, le double de chanvre indien, une brassée d'armes légères russes, un lot médiocre de fausses antiquités persanes et une demi-douzaine de fraîches jeunes filles recrutées dans les montagnes du Caucase pour devenir danseuses ou hôtes dans des clubs huppés de la Côte de Cobalt. Le *Prince Vijaya* ne provoqua aucun envol des enchères et Motke put l'acquérir sans déboursier plus qu'espéré. En devenant propriétaire du *Prince Vijaya*, Motke exauçait le vœu le plus fou de son père : devenir armateur, patron de navire de pêche. De moussaillon en culottes courtes jusqu'à ce jour, Motke avait passé plus de quinze ans à s'échiner sur les crabiers, caseyeurs, bolincheurs et autres palangriers de l'île. Toujours dans les embruns, toujours transi, toujours trempé et bouffé par le sel. Toujours bousculé, malmené, affamé, buté, tanné, silencieux et devenu tranchant comme une huître. Il avait tout juste trente ans. Avec ses cheveux sel de mer, il en paraissait cinquante.

Une fois *'pitaine*, Motke s'offrit à la coopérative maritime une authentique casquette de marin breton, un très beau modèle en épais drap de caban bleu marine, avec un écusson richement brodé d'une ancre en or sur le devant, un galon ton sur ton autour de la coiffe et même sur la visière vernie. Il en rêvait depuis qu'il l'avait vue en vitrine pour la première fois, vingt ans plus tôt. Sur ce, sa mission de frère aîné dûment remplie et son plus cher désir désormais réalisé, Motke devint solitaire, et taciturne. Il commença à vieillir.



Avec ou sans casquette, Motke n'était qu'un pauvre diable comme les autres. Il avait beau être solide et posséder son bateau, il sentait la mouise. Comme il n'était pas très beau, ni très grand, ni très riche, ni très drôle, il ne trouva pas d'épouse avec qui parler, partager la soupe claire et faire des enfants chétifs et marmiteux. Tant pis, les joies de la vie de famille, ce ne serait pas pour lui. En mer, toujours solitaire, il ne parlait ni aux mouettes, ni aux vagues et jamais aux poissons. Du coup, il ne parlait guère. Parfois, quelques mots tout de même sur le quai après l'amarrage en déchargeant ses cageots. Il fallait bien attirer l'attention des chalands pour vendre le maigre fruit de son travail. À force de se taire, il ne parla plus du tout et cela aussi, c'était très bien comme ça. Mais, me direz-vous, que faisait-il les longues soirées d'hiver au *Tashtego*, attablé avec les autres pauvres vieux marins de l'île ? Et bien, il buvait ses trois petits verres de rhum en écoutant les histoires des autres. Il ne se disait jamais rien de si extraordinaire autour de la table que cela justifie de sa part plus qu'un hochement de tête, un grognement, un soupir ou une moue appropriée. Les autres s'étaient

habitué à son mutisme. Ils n'en attendaient pas davantage de Motke. Jusqu'au troisième verre on parlait de la vie des pêcheurs qui avait parfois du bon et parfois du moins bon. De l'avis général, il y avait beaucoup plus de moins bon que de bon. Où passaient les poissons ? Depuis la nuit des temps que les pauvres pêcheurs se posaient la question, la réponse tardait à venir. Que pouvaient-ils faire ? Y avait-il seulement quelque chose à faire ? Après le troisième verre de rhum, les sujets économiques et sociaux à l'ordre du jour ayant été traités, la tablée abordait le sujet délicat des femmes de marins. Le moment était venu de ressasser quelques blagues salaces, connues de tous, échanger les mêmes vantardises lubriques, que l'on entend à la même heure dans toutes les tavernes de tous les ports. Motke repoussait alors sa chaise, finissait son verre debout, saluait la compagnie en portant deux doigts à la visière de sa casquette. Dans son dos, les habitués l'appelaient *Motke-le-peine-à-jouir*, *l'amer-Motke*, *Motke-le-quart-de-brûme*.



Mais attention, revenons sur les flots. *L'Espérance* se rapproche maintenant des sombres récifs de Kh'logg. Un timide soleil pâle se cache derrière des nuages lourds comme des cathédrales. L'orage menace.

Motke réduit les gaz et contourne avec prudence les premiers récifs. Il cherche l'étroit chenal. La mer n'est que fracas, explosions et tumulte. Entre les rochers les courants sont comme fous, les vagues se brisent les unes contre les autres, formant de sinistres tourbillons. Motke rapproche *L'Espérance* d'un énorme rocher noir dont l'effrayante tête ronde ruisselle d'écume. On dirait un shampoing sur le crâne chauve et les épaules massives d'un géant de pierre. C'est le « *Zamzummim* ». C'est le nom que lui ont donné ceux qui l'ont vu et qui ont réussi à rejoindre la terre ferme. L'historienne de l'île, une institutrice du continent à la retraite, a rédigé un ouvrage prétendant apporter une lumière scientifique sur le sujet. D'après des sources discutables - articles de gazette à sensation, lettres de marins apocryphes et récits de cambuse bien arrosés -, il se serait produit une effroyable tragédie dans les récifs de Kh'logg. Un *brick* anglais chargé d'or - mais peut-être était-ce un *chébec* espagnol -, fut abusé par des feux trompeurs allumés par des naufrageurs. S'en suivirent, abordage, piraterie, perte du navire, massacre de l'équipage anglais - ou espagnol -, pillage de la cargaison d'or, dont le plus gros fut englouti dans l'abîme. Une poignée de marins blessés auraient réussi à échapper au carnage trouvant refuge sur un rocher au milieu des récifs. Un jeune cafre, nommé *Zamzummim*, aurait été tiré à la courte paille, pour être dévoré par ses camarades puis sa tête crépue rejetée à la mer. Depuis, le torse à demi émergé de *Zamzummim* réclamerait vengeance. Si vous aimez ce genre d'ouvrage, vous pourrez vous procurer « *Zamzummim ou la malédiction de Kh'logg* » par Mme Katell de Claridorme aux Éditions du Naufrage, ainsi que quelques cartes postales racornies au *Bazar du Port*, en face du *Tashtego*. Pour ma part, je n'en crois pas un mot, mais ce que je crois est tellement incroyable que seuls les enfants peuvent le croire. Dans des temps très anciens, quand les hommes se détournèrent des dieux de l'Olympe, Poséidon avant de se retirer fit creuser un passage secret au milieu des récifs de Kh'logg. Il nomma *Zamzummim* gardien de la porte secrète qui sous les eaux profondes relie notre triste monde à celui des songes, des mythes et des créatures légendaires de la mer que nous avons oubliés. À vous de voir, qui vous voulez croire.

Toujours est-il que Motke jette maintenant l'ancre dans l'ombre du redoutable *Zamzummim*. Le vieux chalutier proteste, craque de tous ses joints, *L'Espérance* roule et tangué de peur. On dirait

qu'elle cherche à tout prix à s'échapper. Pourquoi Motke risque-t-il sa vie et son bateau aux portes de l'enfer ? Pourquoi ? L'expérience et le désespoir ! La dernière huître que pourra saisir un plongeur avant que ses poumons explosent sera peut-être celle qui cache une perle. Au plus profond de la malédiction se cache parfois une bénédiction. Motke sait aussi que quand le temps se couvre, que la mer devient sauvage, les récifs de Kh'logg forment un refuge naturel pour les mulets à tête bleue. Le mulet à tête bleue est un poisson bagarreur, mais il n'est pas téméraire, d'ailleurs il ne se déplace qu'en ban, ce dont le pêcheur lui rend grâce. Il se pourrait bien, vu les conditions météorologiques désastreuses sur la zone - au moins 9 Beaufort avec des rafales à plus de trente-cinq nœuds -, qu'un ban de mulets, égaré dans les parages, se repose sur le fond, se gave de petits poissons de roche en attendant que « cela se lève » et de retourner brouter des crevettes dans les sables de la côte. Voilà ce qu'espère Motke quand il jette son filet à la mer, car il a grand besoin de ramener quelques cageots de mulets. Ces dernières semaines, comme tous les autres pauvres pêcheurs, il a écumé la mer en vain à des milles et des milles à la ronde. Les récifs de Kh'logg sont sa dernière chance. Il ramène le filet, le relance et recommence et recommence. Le temps passe et le ciel si possible se couvre encore. Le filet remonte, vide et encore vide, toujours flasque et vide. Enfin, Motke sent une résistance. Quelque chose se débat avec force. Les salingues bondissent hors de l'eau, les filins sautent sur les poulies. Motke serre le frein du treuil, mais sans le bloquer. Prudent, il relâche peu à peu la pression des mâchoires et redonne du mou au câble. Il laisse filer puis serre à nouveau le tambour qui fume et grince. Les cordages mollissent, pendent même quelques instants comme inertes – la proie se serait-elle enfuie ? Non ! Comme la foudre, ils se tendent à nouveau, *L'Espérance* bousculée, donne du gîte, Motke surpris, déséquilibré, manque de passer par-dessus bord. Le filet semble vivant. Agité par un démon en furie, il se déplace et tourne autour du bateau. Encore un court répit et les vieux cordages filent et sifflent à nouveau, tendus à rompre. Les filins plongent maintenant à la verticale sous le bateau. Quelque chose d'énorme se débat dans les profondeurs obscures. *Zamzummim* serait-il revenu à la vie ? Le brave diesel crache une affreuse fumée noire et de l'huile brûlante gicle par le reniflard. Impitoyable avec le vieux moteur, Motke exige encore des tours, l'arbre de l'hélice cogne dans l'étambot, il va rompre. Alentours, on ne distingue même plus les flots sous l'épaisse couche d'écume sale, mousseuse, grasse et grise. *L'Espérance* tremble de tous ses bordages. Comme pétrifiée, elle n'avance ni ne recule. La créature de Poséidon résiste. Le filet va céder. Tout va céder. Sauf Motke qui ne cédera jamais, il sera englouti le dernier, droit debout à la barre, avec sa casquette de Bretagne. Ce sera la fin. La mer sent qu'elle est en train de gagner. Elle pousse encore, grossit toujours. Un jeune vent arrogant arrive encore à la rescousse. À l'entendre, on dirait qu'il ricane. Les nuages descendent de plus en plus bas pour mieux voir ce qui se passe. La houle est monstrueuse. *L'Espérance* se débat encore, mais elle reste prisonnière. Si les épissures des élingues lâchent, le bateau sera projeté et fracassé comme un vulgaire jouet de bois sur les brisants de Kh'logg. Il faut toute l'adresse de Motke l'impassible, *Motke-le-peine-à-jour*, pour jouer à la fois du treuil, du moteur et du gouvernail. Il donne une dernière fois du mou aux cordages, vire de bord, lance le malheureux moteur ainsi que le treuil à plein régime. *L'Espérance* montre son cul à ce diable de *Zamzummim*, puis Motke coupe tout. Silence terrible. Un parfum de grande catastrophe maritime s'abat sur Kh'logg. *L'Espérance* dérive, sans nul doute emportée, elle va se briser. Maintenant : *Machine arrière toute !* L'arbre de l'hélice gémit, vibre, grince, le navire freine sur son erre. *L'Espérance* obéit encore aux ordres terribles du capitaine. Elle stoppe à une giclée de chique des rochers luisants et acérés. Il faut partir tout de suite, avec ou sans le filet et le monstre qui le retient. Dans sa main droite, Motke tient son grand couteau de mer, prêt à trancher les cordages. Mais *L'Espérance* a gagné. Elle s'éloigne du rocher. Elle entraîne le filet derrière elle comme un corps mort. Le combat

est-il terminé ? Il n'y a plus de résistance, mais le temps presse. Motke se méfie des monstres marins et de leurs ruses. À l'aide d'une longue gaffe, il ramène le filet vers le flanc de *L'Espérance*. Il distingue alors la tête immergée d'une monstrueuse carangue. Elle est longue comme la moitié du bateau. Elle le regarde de son gros œil triste. Impossible dans ses eaux tumultueuses de manœuvrer le palan pour hisser le filet à bord. Il faut d'abord ficher le camp d'urgence. Le ciel est noir de colère. Un grain dur et dru claque comme de la grêle sur le pont, dessinant des milliers d'impacts blancs sur les vagues lugubres. Motke arrime le filet à bâbord et s'abrite dans la minuscule timonerie. La visibilité est tombée à une longueur de bras. Il faut retrouver le passage à tout prix. À travers la vitre cinglée par la pluie, il sent plus qu'il ne le voit, l'étroit chenal qui permet de quitter les récifs pour regagner la pleine mer. *L'Espérance* racle, donne de la bande, mais se redresse, elle se dégage, elle a hâte d'affronter les vastes creux huileux de la haute mer.

Une carangue ! Tout cela pour une carangue à grosse tête ! Épuisé, fourbu, glacé, brisé, Motke maintient le cap vers T'rnik. Enfin, il aperçoit les faibles éclats intermittents du phare de la Pointe des Revenants. Ils sont presque saufs.

Passé les Revenants, le vent tombe, la mer s'assoupit. Motke se rapproche au plus près de la côte, il jette l'ancre dans l'Anse des Pénitents. *L'Espérance*, la lourde carangue toujours ficelée contre son bâbord, est heureuse de retrouver des eaux plus hospitalières. Elle se dandine sur la houle, on dirait une adolescente insouciant ! Comme si elle ne sortait pas, indemne par miracle, d'une terrible épreuve qui aurait bien pu l'envoyer par le fond. Motke allume le projecteur sur le toit de la timonerie, il ramasse une gaffe et un harpon, la mâchoire serrée il se rapproche de sa prise. La carangue est monstrueuse, longue et large comme une jeune orque. Elle doit faire dans les deux cents kilos. À force de lutter, elle s'est entortillée dans la drège et ne peut plus bouger. Cela ne sera pas une mince affaire de la hisser à bord avec le palan et de la dégager du bolier. Pas question de la hisser vivante sur le pont, elle lutterait et se débattrait longtemps, saccageant tout d'un bord à l'autre. Il faut d'abord lui régler son compte, puis la hisser et la sortir du tramail. Motke soupire. Masquant la lune, les nuages se sont arrêté au-dessus des Pénitents ; pas une étoile ne brille, la nuit est recueillie, attentive, profonde ; tous les muscles de Motke sont douloureux, mais il n'a pas le choix. Cela doit être fait maintenant. Il ne peut pas laisser la carangue retrouver ses forces, elle pourrait déchirer le haveneau et réussirait à s'échapper. Motke ne peut pas se permettre de perdre son meilleur filet.

Il lève son harpon et arme le bras pour frapper la carangue avec la longue pointe aux barbelures acérées. Il frappera comme font les matadors, juste en arrière de l'énorme tête noire, ses yeux globuleux et ses grosses lèvres obscènes.



- Minute mataf ! Ne fais pas ça. Écoute-moi, frère de la côte.

Motke lève les yeux au ciel. Non seulement, après tant d'efforts il ne ramène qu'une fichue carangue, mais elle parle ! Devenirait-il fou ? Il soupire, laisse retomber le harpon et regarde le gros œil triste de la carangue captive.

- Oh, je sais ce que tu penses. En effet, je cause. Mais si je parle, ce n'est pas pour ne rien dire. Par exemple, je pourrais te proposer d'exécuter fissa fissa trois vœux de ton choix en échange de ma liberté. Ça te dirait comme proposition ? Pas mal, non ? On peut discuter ?

Vous l'aviez bien compris, l'enfance de Motke n'a pas été une joyeuse promenade en poney blanc dans le parc du domaine familial avant de rentrer manger des brioches au beurre trempées



dans une tasse fumante de chocolat suisse. Rosanette Croisset, épouse Švejk, ne venait pas le soir raconter des contes d'Andersen, Perrault ou Grimm à ses sept fils avant de les cajoler, border et souffler la bougie. Comment une gentille fille comme Rosanette quitta le pays d'Auge pour se retrouver à T'rník, épouse du guignard flibustier de pacotille que fût Mikelis Švejk, c'est un roman en soi. Toujours est-il que tandis que Madame Rosanette, en tenue légère, tout en veillant sur le vestiaire et les toilettes du seul restaurant à moitié convenable du port, revendait sous le comptoir des *Uppman* et des *Cohiba* de contrebande, le jeune Motke dormait recroquevillé et enlacé sous la couverture avec ses frères, sur un grabat de paille, dans un appentis humide et sans fenêtre. La fratrie était passée à côté de l'âge des sucres d'orge où l'on s'endort en suçant son pouce à la lecture de Cendrillon, du Petit tailleur, du chat botté, d'Aladdin et autres contes populaires comme celui du petit poisson d'or. Lorsque Motke devint à la fois leur père, leur frère et leur mère par procuration, il leur racontait le soir à la lampe à pétrole, les aventures de Long John Silver, du capitaine Flint, de John Trenchard ou de Barbe Noire. Du coup, la proposition merveilleuse de la carangue ne lui évoqua pas grand-chose, si ce n'est du baratin de représentant de commerce. Un poisson qui parle, des vœux... Il n'avait jamais entendu parler d'élucubrations pareilles. À son habitude, *Motke-quart-de-brûme* demeura sceptique et taciturne, le sinistre harpon acéré toujours dans la main droite.

- Tu n'as pas trois gros bons vœux à me demander ? Réfléchis un peu *paesano*. Tu n'as pas envie d'une jolie maison, d'un beau chalutier neuf et d'une jeune femme merveilleuse qui t'aime et te comprend, te prépare la soupe, te chatouille et vous fait une tripotée d'enfants ? Ce n'est qu'un exemple. Moi, je te verrais bien avec, en premier vœu, une villa d'architecte, pierre de taille et baies vitrées, pieds dans l'eau, tout le confort moderne, chauffage par le sol et climatisation réversible, suite parentale avec salle de bains et dressing, double séjour avec cheminée, meublé design, cuisine équipée, avec à l'étage : 3 chambres à coucher, WC et salle d'eau privés. J'allais oublier : portail électrique, vaste atelier, garage fermé pour deux voitures, parc arboré. D'autres options sont possibles.

La carangue se noyait dans les détails dans l'espoir d'allumer une étincelle d'intérêt dans les yeux éteints de ce triste tueur de poissons. Elle insistait pour gagner du temps.

- Et puis, en deuxième vœu, amarré devant, je te propose un chalutier hauturier neuf. Un 19 mètres, un truc pour Viking. Cent pour cent fabrication danoise, *Odense Staalskibsværf*. Le top : coque en acier, tôle 18 mm, timonerie chauffée, diesel 600 CV, chambre froide, électronique dernier cri, un mécanicien et quatre ou cinq solides matelots. Troisième et dernier vœu : tu choisis une jolie madame dans mon catalogue. Moi, en bonus exceptionnel – chut ! pas un mot à mon chef -, je vous offre en cadeau de mariage anticipé, un 4X4 haut de gamme, moteur V8, jantes alliage, climatisation, toutes options, pour vos promenades le soir sur le rivage. Ça ne serait pas chouette ? Oublie le loto, les casinos, tu n'as aucune chance. C'est simple je n'ai pas de concurrent à terre et dans mon unité, je suis la meilleure. Allez l'ami, tope-moi la nageoire et découpe-moi cette saleté de filet. Le temps de rentrer au port, tu trouves tout ça en arrivant. Juré, craché. Cochon qui s'en dédit. Quelle journée ! Elle n'est pas sympa ta vieille copine la carangue ?

Motke trouvait la carangue beaucoup trop bavarde pour un poisson. Il grogna, cracha dans l'eau et releva son harpon.

- Ho ! ho ! Ho ! fit la carangue. Ce n'était que ma première proposition. Le client a toujours raison. C'est toi le patron ! Trois vœux, tu as. Sois fou. Tout est possible, mais s'il te plaît, sans vouloir te mettre la pression, tu te dépêches, il faut que je rentre, la marée descend et on m'attend.

Motke était fatigué. Il y avait quelque chose de canaille et de vulgaire dans les boniments de la carangue qui l'irritait. Il n'était pas d'humeur à poursuivre. Il relevait son harpon pour la dernière fois lorsque la carangue commença à s'affoler et se remit à gigoter dans le filet.

- Pitié mec ! Tu es sourd-muet ou quoi ? Tu me laisses filer et je fais de toi un homme beau, riche et respecté. Cent pour cent de mes clients ont été satisfaits. Regarde-toi, à ton âge, tu es déjà tout vieux, tout pauvre et plutôt moche en plus. Il n'y a pas une fille sur T'rnik, ni à mille milles nautiques qui voudrait de toi. Tu me relâches et en moins d'une heure, je fais de toi le plus grand Casanova des temps modernes. *Motke-le-Blond*, avec des yeux saphir aux reflets d'or, des dents parfaites, un mètre quatre-vingt-cinq sans talonnettes, quatre-vingts kilos, moitié Delon, moitié Clooney. Si tu préfères, moitié Mohammed Ali, moitié Mick Jagger. Je glisse dans la poche de ton costume cachemire et soie sur mesure, une carte American Express Centurion et les clés d'un cabriolet italien rouge, *made in Modena*. Cinq cent soixante chevaux sous le pied et les cheveux dans le vent. Elles seront folles de toi. Tu ne veux pas d'une authentique reine de Saba à côté de toi ? Penelope Cruz ? Scarlett Johansson ? Non ? Toujours pas ? Vraiment rien ? Laisse-moi deviner. Ton truc ce n'est pas les nanas ? *No problemo*, dans la société, nous n'avons aucun préjugé. Si tu veux, je te change de genre en un clin d'œil. Tu deviens Naomi Švejk. Un bijou. Pas d'hôpital, pas d'opération, pas de cicatrice, pas d'hormones, pas d'implants, discrétion assurée. En une heure, je fais de toi une nouvelle Raquel Welch. Tu préfères le style navigatrice solitaire ? Tu n'as qu'à demander. *Zim bam boum*, demain matin tu te réveilles en petite sœur de Florence Arthaud. En troisième vœu, qu'est-ce que je te sers ? Ne fais pas le nigaud, *relax man*, tu as touché le jackpot.

La voix de la carangue chevrotait de trouille.

- Hoche la tête si tu comprends ce que je raconte... Je te jure que c'est pas du pipeau, c'est du garanti. Laisse tomber le harpon, tu vas finir par blesser quelqu'un. Tu sais combien ça vaut le kilo de carangue morte sur le marché ? Qu'est-ce que tu crois pouvoir tirer de moi une fois découpée en rondelles ? Une caisse de bière ? Trois bouteilles de mauvais rhum ? Écoute-moi, Švejk, tu me libères de cette saleté de filet et c'est le bonheur assuré. Tu vivras cent ans. Parole. Je suis assermentée, mec. Y a jamais eu de lézard avec les trois souhaits. Elle n'a pas été assez chienne avec toi la vie ? Le bonheur est là qui frappe à ta porte. Vas-tu laisser passer ta chance ?

Motke restait muet, l'air toujours aussi renfrogné, le harpon toujours à la main. La carangue se mit à pleurnicher d'une petite voix enfantine, étonnante chez un si gros poisson.

- Ce n'est pas vrai ! Personne ne refuse de libérer un poisson qui parle ! Il est magique, il est merveilleux, le poisson qui cause ! Petit, gros, en or ou pas. Personne n'a jamais refusé les trois vœux ! Tous les pauvres pêcheurs relâchent le poiscard et deviennent des princes. C'est dans tous les livres de contes de tous les pays. Qui c'est ce type Švejk ? D'où sort-il ? *Oy vey, iz mir ! Mamma mia*, il faut que ça tombe sur moi !



Et ça tomba en effet sur la carangue. La journée avait été dure et la malheureuse avait plus que dépassé son temps de parlotte. Dressé sur la pointe des pieds, cambré en arrière, bombant le torse, la tête droite, le regard glacial, le harpon ferme dans le prolongement du bras, sans trembler, tel El Cordobes, dans un souffle puissant, Motke planta d'un coup son harpon juste en arrière de la tête de la carangue qui en avala son sifflet et de vivante trépassa, sur le champ occise. Ensuite, il manœuvra pour hisser le lourd filet à bord et libéra le corps de la carangue des mailles de son carcan résillé. Le pire restait à faire. Il lui fallut toute la nuit pour la découper, laver et empiler les gros morceaux de chair blanche savonneuse dans tous les bacs disponibles. Il rejeta la tête et plusieurs seaux de viscères pour la plus grande joie des anguilles et des crabes. Il conserva de quoi se fabriquer un trophée à accrocher au-dessus de sa cheminée, avec la puissante nageoire dorsale. Il ne sentait plus

son dos. Ses mains étaient en sang. La tête lui tournait. Il mourait de faim. Il mourait de soif. Il aurait pu libérer la carangue en échange de trois bières et trois petits verres de rhum.

Quand *L'Espérance* fut enfin amarrée à la criée du port, la lune avait disparu et cela rosissait déjà au-dessus du volcan à l'est. Le *Tashtego* était fermé depuis longtemps et ne rouvrirait pas avant deux bonnes heures. Motke déchargea ses lourdes caisses sur le quai, il raccorda un tuyau d'arrosage au robinet d'eau douce et entreprit de laver à grande eau le pont gras et ensanglanté. Le jour était levé quand il put enfin s'asseoir sur un bidon et attendre qu'on lui achète ses morceaux de carangue. Il fut rejoint par quatre autres pêcheurs qui proposaient de bien maigres butins. Trois bonites et six mulets à droite, un sceau de carrelets et deux muges à gauche, plus loin quelques flets, une douzaine de chinchards, une douzaine de maquereaux, et pour finir, trois petits poulpes et un panier de crabes de vase à la chair fade. On ne voyait que Motke. Il était le seul à proposer une inhabituelle montagne de quartiers de carangue dont hélas personne n'était friand, ni sur l'île, ni ailleurs. Cela lui attira les sarcasmes des autres pêcheurs.

- Motke, tu dois être ivre ! On ne vend pas de savon à la criée des pêcheurs !

- Dis donc Motke, es-tu devenu charcutier ? Tu as tué le cochon ? C'est du saindoux que tu nous vends ?

Après être passé trois fois devant son quintal de carangue avec une moue méprisante, l'acheteur d'une usine de cosmétiques lui négocia ses cageots pour une misère. À peine de quoi effacer son ardoise au *Bazar de la Marine* et payer une tournée au *Tashtego*.

Le ciel était vierge de nuages, la mer était turquoise, sans une ride. Cela s'annonçait une belle journée pour les « guides de pêche » qui emmènent les touristes fortunés boire au large avant de les photographier fièrement campés devant le tarpon ou le marlin empaillé qu'ils cachent au fond du bateau. Motke était bien trop fatigué et il était beaucoup trop tard pour reprendre la mer. Il lui restait à peine assez de gasoil pour deux journées de pêche. Il ne pouvait pas se permettre de les gaspiller en revenant bredouille. Il avait besoin de boire, manger et de dormir. Avant de remonter chez lui sur la dune, il régla ses dettes, acheta quelques bouteilles de bière, une bouteille de rhum, un grand morceau de lard fumé, du pain, des oignons, de l'ail et plusieurs boîtes de haricots noirs en promotion.



La semaine passa. La mer lui faisait la gueule. Elle planquait ses poissons loin de ses filets. Il finit le lard, les oignons, l'ail et les haricots en promotion. Il ne lui restait plus de bières et seulement une rasade de rhum. Comme il avait toujours réglé ses dettes, on lui fit de nouveau crédit. Il remonta avec du lard, des oignons, de l'ail, des lentilles et des raviolis en promotion ainsi qu'une nouvelle bouteille de rhum. Lorsqu'il arriva chez lui, un grand type sec, les cheveux gris coupés court, costume sombre, chemise blanche, cravate noire, gueule de colonel et mine de préfet, l'attendait assis sur une marche, une mallette de cuir à soufflets posée entre ses chaussures cirées. Il se leva en brossant son pantalon.

- Monsieur Švejk, Motke Švejk ?

Motke hocha tête et sans s'arrêter poussa la porte de la maison qui n'était jamais fermée. Il posa ses achats sur la table, enleva son ciré et ses bottes. L'homme resta sur le porche.

- Monsieur Švejk, si vous me permettez d'entrer, je m'efforcerais d'être bref. J'aimerais m'entretenir avec vous d'un événement récent, une catastrophe d'importance dans laquelle il semblerait que vous ayez été impliqué. Le but de ma visite n'est pas de condamner, cela ne

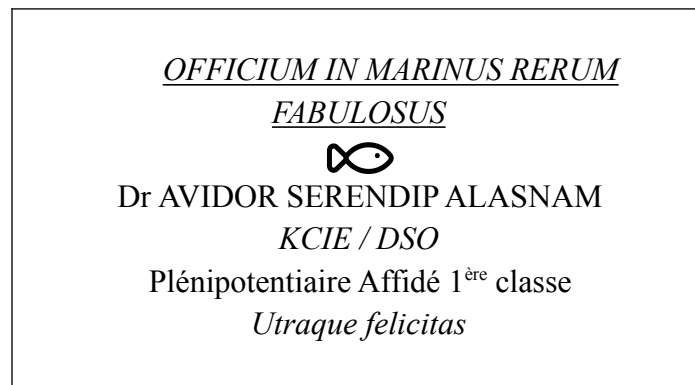
m'appartient pas, mais d'enquêter et d'instruire. Je cherche à corroborer des suppositions. Avec votre permission, je vous poserai quelques questions et je consignerai vos réponses dans mon registre, à toutes fins ultérieures. *Ad probationem, in limine litis. Verba volant, scripta manent*, comme l'a écrit le législateur.

La voix du bonhomme était raffinée, mélodieuse et polie, avec des pleins et des déliés comme dans les vieux registres d'état civil. Motke haussa les épaules, s'assit sur une caisse et indiqua l'unique chaise à son visiteur.

L'homme affable remercia, il s'installa à la petite table recouverte d'une toile cirée usée, mais somme toute assez propre malgré quelques traces sombres. Il ouvrit sa serviette, en retira un étui à lunettes, un encrier de voyage, un plumier rempli de porte-plume en bakélite de différentes tailles et couleurs ainsi qu'un grand registre recouvert de moleskine noire. Il enfila des manchettes de lustrine par-dessus les manches de son costume, chaussa des demi-lunes et croisa ses longues mains blanches.

- Monsieur Švejk, l'affaire qui me conduit vers vous est très étrange. Très étrange. Mais, excusez-moi, je ne me suis pas présenté : Dr Avidor Alasnam.

Il se leva, inclina le buste et tendit un bristol avant de se rasseoir.



Du charabia et rien d'autre. Ni adresse, ni numéro de téléphone. Motke se douta que ses ennuis n'étaient pas terminés et que l'élégant épouvantail allait lui parler de la carangue. Il soupira, ouvrit un petit placard et posa sur la table deux verres à moutarde qu'il remplit à moitié avec sa nouvelle bouteille de rhum sans demander son avis à l'auguste visiteur. Il se rassit, choqua son verre contre celui du Dr Avidor Alasnam que celui-ci avait prudemment laissé sur la table, et il le vida cul sec.

Le mystérieux *affidé* se racla la gorge.

- Monsieur Švejk, je n'irai pas par quatre chemins, une de nos précieuses carangues a été portée disparue il y a une semaine et nous avons toutes les raisons de croire que vous êtes la dernière personne à l'avoir vue vivante.

Motke acquiesça en hochant plusieurs fois la tête, mais sans proférer un mot. Par contre, il se dirigea vers la cheminée où il s'employa à allumer un feu. Le plénipotentiaire patientait.

- Vous m'obligeriez monsieur, en m'offrant un peu d'eau. En service, le rhum ne nous est pas autorisé.

Motke but incontinent le verre de rhum de l'ambassadeur. Il sortit le remplir au tonneau d'eau de pluie et le reposa rempli à ras bord devant le Docteur de 1<sup>re</sup> classe lequel tenta de chasser un petit chat qui s'était faufilé dans sa gorge.

- La disparition de cette carangue est un phénomène tout à fait extraordinaire. Je crois pouvoir dire que d'après nos archives cela ne s'est jamais produit. Lorsqu'une de nos carangues, ou l'un quelconque de nos poissons d'ailleurs, car dans ce genre d'affaire propitiatoire, l'espèce ne compte

pas, lorsque donc l'un de nos poissons légendaires se trouve pris dans un filet ou mord à l'hameçon d'un pauvre vieux pêcheur, un protocole simple et éprouvé, celui dit des « 3 vœux », se met aussitôt en place, ce qui, les hommes étant ce qu'ils sont, et tout particulièrement les pêcheurs, permet toujours à nos précieux poissons, si j'ose dire, de se tirer d'affaire.

Motke retourné à la cheminée, n'écoutait que d'une oreille sur deux, en attisant les premières braises.

- Vous me suivez ? s'inquiéta le visiteur.

Motke accroupi se retourna, le plénipotentiaire affidé scruta le regard insondable de Motke qui demeurait obstinément muet. Il se redressa, se rapprocha de la table, remplit son verre à demi et le vida à nouveau d'un seul trait. C'était donc le troisième.

Le chaton roulé en boule s'étira dans le larynx du Dr Avidor Alasnam.

- Hum, hum... En fait, le poisson, selon un rituel établi depuis des temps immémoriaux, je dis bien immémoriaux, Monsieur Švejk, le poisson propose *ipso facto* au pêcheur, en échange de sa liberté, de formuler trois vœux, lesquels, petits ou grands, seront exécutés sans faille, passez muscade, en moins de temps qu'il ne faut pour le dire. Aujourd'hui, le principe simple, amusant et surtout avantageux, des trois vœux a acquis une renommée universelle. Tous les pauvres vieux pêcheurs, des cinq continents savent tout le profit qu'ils peuvent retirer si d'aventure ils ont la chance d'attraper un de nos merveilleux poissons. Tout cela a fonctionné sans anicroche jusqu'à une époque récente où pour des raisons mal élucidées, les choses se sont compliquées. Face à l'offre des trois vœux, certains pêcheurs semblent désormais paralysés, voire catatoniques, plongés dans un abîme de perplexité. Ils réfléchissent durant des heures, changent d'avis, reviennent en arrière, souhaitent appeler leur fils, consulter leur épouse, leur mère. Parfois même leur beau-frère, ou encore les membres de la coopérative maritime dont ils font partie. Certains réclament vingt-quatre ou quarante-huit heures de réflexion supplémentaires – ce qui compte pour un vœu –, d'autres exigent le droit de changer d'avis pendant une période de quinze jours à dater de la prise du poisson, lequel se verra confiné en aquarium. Je ne m'attarderai pas sur les complications suscitées par des différends *inter partes*, c'est-à-dire entre armateur, capitaine, bosco et matelots (souvent de nationalités différentes) concernant la propriété effective du poisson et donc à qui revient le choix des trois vœux ? Celui qui l'a tiré de l'eau, ? Le quartier-maître ? Le capitaine ? L'armateur ? Le débat est sans fin. Pour notre part, au Bureau Maritime des Affaires Légendaires, nous appliquons le principe : *Ubi lex non distinguit, nec nos distinguere debemus*. Toujours est-il que nos poissons s'impatientent, deviennent nerveux, anxieux. Nous sommes loin du temps heureux où il n'y avait qu'un pauvre vieux pêcheur raisonnable par pèrissoire. Le Haut Conseil a donc décidé d'apporter un complément de formation à nos poissons afin de les aider dans leurs relations complexes avec les humains. Tout d'abord, ils ne doivent plus s'approcher des chalutiers hauturiers. Deuxièmement, afin de faciliter la prise de décision des pauvres vieux pêcheurs, nos poissons sont autorisés à évoquer devant les timorés, les hésitants et les incrédules, moult exemples concrets de vœux populaires et attrayants. Tous nos poissons disposent d'une connexion à une importante base de données. Ils ont accès en temps réel à des listes de vœux les plus fréquents, classés par zones de pêche, tranche d'âge, typologie de pêcheurs, etc. D'où ma question : - Avez-vous compris l'offre de la carangue ? La carangue s'est-elle efforcée de vous guider dans vos choix, sans essayer de vous influencer ?

Motke hocha de nouveau plusieurs fois la tête, ce qui signifiait qu'il avait sans aucun doute décrypté la proposition de la carangue. Il déplia son couteau de pêche et trancha un beau morceau de lard en plusieurs dès qu'il mit à rissoler dans une petite marmite de fonte suspendue par une chaîne au-dessus des braises de la cheminée. Puis à l'aide du même couteau, il découpa le couvercle

d'une boîte de lentilles. Le Chargé de Mission en profita, *kof, kof*, pour se débarrasser du mistigri dans son mouchoir.

- Monsieur Švejk, j'ai besoin d'une réponse précise. Je vous reformule ma question autrement : Avant de prendre votre décision, avez-vous mesuré la richesse et les potentialités extraordinaires de l'offre qui vous était proposée par la carangue ? Les exemples évoqués étaient-ils clairs ? La formule des trois vœux vous a-t-elle semblé insuffisante pour relâcher votre prise, notre précieux chondrichtyen à grosse tête, la *Caranx ignobilis* ? Avez-vous tenté d'en négocier quatre ?

Tournant le dos à l'ambassadeur, accroupi devant la cheminée, Motke hochait la tête, sans quitter la marmite des yeux. Il attendait que le lard doré commence à fondre pour ajouter le contenu de la boîte de lentilles ainsi que quelques têtes d'ail en chemise, avant de replacer le couvercle. Il revint à la table, s'assit sur sa caisse, face au commissaire assermenté et se servit un dernier verre de rhum qu'il choqua à nouveau contre le verre vide du Dr Alasnam. C'était le quatrième et le demi-litre venait d'être franchi.

- Je crains de ne pas très bien saisir, Monsieur Švejk.

Motke fronça les sourcils en signe de protestation et fit comprendre à l'aide d'une rotation rapide de l'index et du majeur que l'émissaire avait interverti les syllabes de son nom.

- Švejk, bien sûr ! Excusez-moi, je suis désolé, reprit le Dr Avidor Alasnam qui rougit légèrement.

Au fur et à mesure, il devait consigner les réponses de Motke, mais compte tenu du mutisme de ce dernier, la page du grand registre demeurait toujours blanche et l'encre avait séché depuis longtemps sur la plume.

- Avez-vous douté de la validité de la proposition de la carangue ? Croire ou ne pas croire ? Telle est la question. Je vous le redemande : - Avez-vous cru la carangue ?

Motke émit un soupir de lassitude. Ce client est étrange. Tout cela n'est pas très clair pensa le Dr Alasnam.

- La carangue s'est-elle conduite, en quelque manière, de façon à éveiller en vous un soupçon, un doute sur la sincérité et la pertinence de son offre ?

Motke répéta sa moue et agita une main en l'air devant sa bouche, histoire de signaler que la carangue avait la langue trop bien pendue de certaines poissonnières de sa connaissance, qu'il ne nomma pas. Magnanime, il hocha la tête, ce qui signifiait que oui, il avait compris la proposition de la carangue à gueule de raie et à la voix de maquereau des bas-fonds. Ceci ayant été sobrement signifié, il retourna à la marmite, souleva le couvercle il touilla un peu pour empêcher les lentilles d'attacher au fond. Le représentant du Bureau Maritime des Affaires Légendaires se renversa en arrière sur sa chaise. Il hésitait entre la stupeur et la colère.

- Alors, alors... Alors, je m'interroge Monsieur Švejk, sur ce qui s'est passé entre vous et cette carangue. Résumons-nous. Vous l'avez attrapée dans vos filets. Vous ne contestez pas les faits. Bon. Elle vous a proposé un marché dont vous avez compris les termes ? Nous sommes toujours d'accord ? Bien. Pourtant, aucun vœu n'a été exaucé, j'ai vérifié, et la carangue n'est pas rentrée. Alors ? Que s'est-il passé ? Vous n'avez pas formulé de souhait ? Pourquoi donc ?

Motke haussa les épaules, renifla avec exagération plusieurs fois. Le Dr Avidor Alasnam leva les sourcils et écarquilla les yeux en signe d'incompréhension. Motke soupira, fit la grimace tout en agitant la main gauche, le pouce tourné vers le bas. Mauvais genre la carangue, vulgaire, aucune éducation. Il n'avait pas du tout apprécié ses manières. Motke recommença sa mimique pour souligner : - Interlope cette foutue carangue. Anguille sous roche. Odeur de magouille. Poisson pas frais. Le vieux Motke ne mangeait pas de ce pain-là.

- Seriez-vous en train de me dire, sans me le dire, que vous avez refusé l'offre des trois vœux, que vous avez conservé la carangue dans vos filets puis que vous l'avez expédiée, *Abyssus abyssum invocat, ad patres*, parce que vous réprochiez ses manières ?

Motke acquiesça et théâtral, mima à nouveau le geste létal d'El Cordobès.

- Alors, ça ! Ça alors ! De mémoire de... Ce n'est pas croyable ! Vous n'avez émis aucun souhait ! Il a refusé les trois vœux ! Voyez-vous ça ! Je note : L'impétrant, déclare qu'indisposé, il a liquidé la poule aux œufs d'or. Enfin façon de parler ! On n'a jamais rien vu de pareil ! Qu'est-ce que vous vouliez de plus, qu'elle châtiât son langage, qu'elle s'exprime en alexandrins ? Qu'elle en fasse un lied de Schubert ? Motke demeurait silencieux, toujours très absorbé par la cuisson du lard et des lentilles. Cela commençait à sentir bon. Il demeurait insensible aux envolées troublées du consul fébrile.

Le plénipotentiaire était éberlué. Du coup, il se servit sans façon un demi-verre à moutarde de rhum qu'il vida comme si c'était du jus de pomme. A ce stade de l'histoire, il ne restait plus qu'un quart de litre, à peine, dans la bouteille. Avidor tira de sa serviette un épais grimoire à couverture en peau de requin rouge et se mit à le consulter, jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il cherchait. Il lut et relut quelques paragraphes puis referma le livre en poussant un profond soupir parfumé au rhum de l'île.

- Je découvre, j'apprends, ici même, devant vous que - quoique très rarement —, mais tout de même, en effet, et cela est aussi déplorable qu'indéniable, il semblerait bien que certains de nos poissons, insuffisamment formés, se soient laissés aller, dans des circonstances mal définies, à des comportements préjudiciables à la bonne conclusion de leur mission. Il est fait mention dans *Le Grand Registre des Infortunes* de cas litigieux. Une petite poignée de pauvres vieux pêcheurs, plus tatillons sans doute que la plupart, auraient rapportés des attitudes, je cite : « hautaines », « arrogantes », des propos « paternalistes », « complaisants », pire encore : « vulgaires », « méprisants » venant de jeunes carangues imbues d'elles-mêmes, de leur don de parole et d'une façon plus générale manquant de la maturité requise pour disposer avec sagesse des pouvoirs qui leur ont été conférés. *Vanitas omnia corrumpit*. Regrettable, très regrettable. Sans rien excuser, il convient tout de même de replacer ces incidents dans une juste perspective. Je ne relève mention que d'une poignée de fausses notes, quelques bavures, et cela depuis l'apparition d'*homo piscator* il y a cent vingt mille ans ! *Nobody's perfect* ! Cela vaut pour les poissons comme pour les hommes, je présume. Toutefois, *Le Grand Registre des Infortunes* est catégorique, malgré ces inconduites indignes de leurs auteurs, les négociations se sont toujours poursuivies et un accord satisfaisant pour les deux parties a toujours pu être conclu. *Pacta sunt servanda*. Les poissons ont toujours été relâchés et les vœux ont été exaucés à la lettre. Pour votre gouverne, il est stipulé dans une notule addendaire que la poignée de poissons aux fortes têtes a été sanctionnée et radiée de l'effectif. Mais de là à imaginer qu'un pauvre vieux pêcheur refuse en bloc les propositions de la carangue ! Jamais ! Pas une fois ! Vous êtes le premier. Vous créez un précédent. Nous en sommes là ! Mais pourquoi ? Cela ne vaut rien la carangue ! Plus personne n'en mange. Même en droguerie, la graisse de carangue n'est plus guère utilisée que pour les chaussures de montagne, pour lubrifier les fûts de canon, que sais-je encore !

Une bonne odeur de lard chaud et de lentilles à l'ail emplissait la pièce. Motke sortit deux précieuses cuillères ouvragées taillées dans de la dent de morse et deux faux bols bretons ébréchés aux noms tout juste lisibles de *Rosanette* et *Zlatkov*. Il posa la marmite brûlante sur la table et invita Son Excellence à faire honneur. Le Dr Avidor Alasnam se servit par politesse une petite louchée.

- Juste pour goûter. Merci.

Le moral d'Avidor s'obscurcissait à vue d'œil, zébré de grands éclairs de doute. Tassé sur la chaise trop basse pour ses longues jambes, il avait perdu l'appétit. À quelques mois de sa retraite, il

allait être le rapporteur de la terrible nouvelle devant le Conseil. « *Malheur à l'homme par qui le scandale arrive.* » Matthieu 18.7. Après des lustres de loyaux services, le nom respecté d'Avidor Alasnam sera à tout jamais souillé, associé à la plus grande catastrophe jamais calligraphiée dans *Le Grand Registre des Infortunes* : l'échec des trois vœux, suivi de la mort brutale d'une carangue assermentée. Avec lui, c'est la réputation de tout le *Bureau Maritime des Affaires Légendaires* qui sera atteinte et qui vacillera sur son socle. Ils deviendront la risée des snobs du *Bureau Céleste* et des roublards du *Bureau Terrestre*.

Indifférent aux tourments qui étreignaient l'âme du malheureux Dr Alasnam, Motke le taciturne se régala presque en silence de ses bonnes lentilles au lard. Une visite, c'est toujours une visite. Il faut respecter l'étranger comme un autre soi-même. Toutefois, si le haut fonctionnaire continuait à le fatiguer avec ses questions et à se lamenter sur le sort de cette fichue carangue, il n'allait pas tarder à le flanquer dehors, lui et tout son petit matériel. Ce ne fut pas nécessaire. L'entretien était terminé, Avidor n'en obtiendrait pas davantage de Motke. Et à quoi bon ? Ayant rangé, plumes, carnet et registre, un peu éméché par le verre de rhum, il repoussa un peu brusquement sa chaise, lissa les genoux de son pantalon, choisit un sourire aimable, claqua des talons et présenta ses salutations à son hôte.

- Il me reste à vous remercier pour votre collaboration Monsieur Švejk. Je ne suis pas certain d'avoir saisi vos motivations, mais j'ai de quoi transmettre le dossier à mes supérieurs. J'ignore la suite qu'ils souhaiteront donner à cette affaire. Je ne suis qu'un simple investigateur, le jugement n'est pas de mon humble ressort. *Privilegium deos*. Je ne doute pas qu'ils vous informeront des suites.

Motke haussa les épaules.

- *Maybe, maybe not, tertium non datur*, ajouta le fouinard.

Et il s'en fut.



Le quotidien succéda au quotidien. L'ordinaire reprit son cours. Motke retournait chaque jour labourer la mer. Pendant plusieurs semaines, il ne ramena presque rien, trois fois rien, tout juste de quoi faire bouillir en solitaire sa propre marmite. Quand l'homme est au bout du rouleau, parfois le destin s'amuse à lui redonner un espoir trompeur. Motke connut donc un jour de chance. Il se trouva au bon moment, au bon endroit. Il croisa le groupe des retardataires distraits d'un peloton de morues. Bien sûr, il était seul à bord avec un seul filet. Si seulement ils avaient été quatre avec deux filets ! Mais, il ne fallait pas trop en demander. Le lendemain, il fut le roi de la criée. Il put remplir le réservoir de *L'Espérance*, regarnir son placard avec de l'huile, du café, du sucre, du riz, du corned-beef et du rhum. Le miracle ne se répéta pas. La vie redevint prosaïque. Les rangs des pêcheurs s'éclaircirent encore. Les bateaux à vendre rouillaient sur le port. Il n'y avait pas plus de poissons dans la mer de T'rnik que dans une bouteille d'eau minérale. Motke ne se plaignait pas. Il était un pauvre vieux pêcheur, c'était son lot. Qu'espérer d'autre ? Pourtant, il ne traitait plus *L'Espérance* avec autant d'attention. Ses manœuvres devenaient moins précises et parfois même maladroitement. Une rumeur malveillante prétendait que Motke buvait à bord. La vérité était qu'il devenait indifférent. Il s'ennuyait sur la mer. Il déchira son filet lors d'une fausse manœuvre. Mal attachées à leur filin, deux nasses remplies de crabes lui échappèrent des mains et furent perdues en mer. De telles choses n'arrivaient qu'aux débutants.



Depuis l'affaire de la carangue, Motke avait la tête ailleurs. Il ne regrettait pas sa décision. - Ce serait à refaire, je referais la même chose, se disait-il. Ce qui le hantait c'était la guigne d'avoir rencontré cette foutue carangue. Motke n'avait personne de confiance à qui parler. On le prenait déjà pour un lunatique. S'il se mettait à raconter aux boit-sans-soif du *Tashtego* son histoire de carangue bonimenteuse, la visite du mystérieux bonhomme dont il avait oublié le nom - l'étrange carte de visite ayant disparu de la table à peine avait-il décampé -, on le ferait enfermer chez les pères à l'asile de Borysthène. Comment leur expliquer que tout en comprenant l'offre du poisson, et malgré son insistance, il avait été incapable de formuler un seul souhait ? La carangue aurait dû prévoir qu'il ne faut pas brusquer un pauvre vieux pêcheur vivant seul vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Il n'était pas capable à l'improviste de se mettre à chanter comme un rossignol des mers. Elle n'aurait pas dû lui embrouiller la tête avec son bourre-moi-le-mou de récompenses aussi somptueuses que ridicules. Des trucs comme on en voit sur la couverture des magazines de princesses ou dans les lots des jeux télévisés.

Il ne s'imaginait avec au bras une vedette de cinéma, buvant du champagne au goulot dans une villa de Beverly Hills, puis sautant dans son cabriolet Ferrari pour embarquer sur *L'Espérance* avec un Monte Cristo au bec. Il ne se voyait pas davantage armateur d'une flottille de chalutiers Terre-neuvas avec des équipages de matelots, moitié Lettons moitié Philippins. Il ne s'imaginait pas dans cette vie-là, par contre cela n'aurait pas posé de problème aux derniers soiffards du *Tashtego*.

Les journées sont longues en mer quand on n'y croit plus, toujours à attendre le poisson qui ne veut pas venir. Il rêvassait à ce qu'il aurait bien pu souhaiter s'il avait eu le temps d'y songer avant de se faire bousculer par cette foutue carangue vendeuse de cravates en or. Sans y croire, admettons que cela soit possible de changer de vie tout d'un coup. De quelle vie aurait-il eu envie ? Il ne se voyait faisant carrière comme ses frères. Il était trop solitaire pour savoir vivre en société, trop sage pour vouloir redevenir jeune. Il n'était pas assez ambitieux pour vouloir se retrouver assis dans un fauteuil de cuir au dernier étage d'une tour portant son nom. Il n'était pas âpre au gain. Quoique, quelques pièces d'or, tombant de temps en temps, cela n'aurait pas été trop de luxe. Il n'avait aucune soif de pouvoir ou de gloire. S'il avait dû choisir, le harpon sur la gorge, peut-être aurait-il accepté de remplacer Jossip, sur le traversier reliant une fois par semaine les îles de T'rnik, Volostar, Youkali, Prelçik et Zhormio, à Port-Borysthène sur le continent. Jossip Shamezdin, le capitaine, partait à la retraite. Si Motke avait reçu sa casquette et ses galons, il aurait toujours vogué sur la mer, pour une fois les pieds au sec, assis au poste de commandement, plus près du ciel et plus loin des poissons. Avec un salaire qui tombe tous les mois, une bonne mutuelle et pas de soucis d'entretien du navire. C'est cela qu'il demanderait à la prochaine carangue parlante. Le poste de capitaine du *SS Effendi Kutabull*. Aussi futée qu'elle se croyait, elle ne lui avait pas suggéré. Son second vœu ? Un fauteuil à bascule. Un troisième vœu ? Un petit tonnelet de *Zacapa Centenario* tous les mois. Pour la première fois depuis des lustres *Motke-le-taciturne* souriait sur le pont de *L'Espérance*. Ce n'était pas des vœux sérieux.

Les jours tricotaient des semaines puis des mois qui n'en finissaient plus. Chaque lendemain, il avait encore moins envie de prendre la mer que la veille. Il ne supportait plus les poissons. Il songea à vendre *L'Espérance*. Mais qui en voudrait ? Toujours à quai, depuis des mois, plusieurs bateaux plus modernes que le sien ne trouvaient pas preneur. Les rafiots de la flotte de T'rnik ne valaient même pas le voyage en remorque jusqu'au Bangladesh pour être démantelés et revendus au poids de la ferraille. Bientôt, viendrait le jour où les pauvres vieux pêcheurs de T'rnik seraient broyés et transformés en farine pour nourrir des daurades d'élevage. Ce serait la fin de toutes les histoires de pauvres vieux pêcheurs.



En se réveillant, après une nuit traversée de rêves agités, Motke éprouva une irrésistible envie d'aller se baigner. D'ordinaire, cela ne lui serait jamais venu à l'idée. Il n'avait aucun souvenir de la dernière fois où il s'était jeté à l'eau pour le plaisir. Il devait être encore un enfant. Mais ce matin-là, bien que le temps soit maussade, la mer inapaisée comme à son habitude et beaucoup trop froide pour être agréable au nageur, il fut impatient de courir jusqu'au rivage et de s'y plonger. Motke n'avait jamais été un fort nageur. En marin avisé il savait nager ce qu'il fallait si les circonstances l'exigeaient. Rien de plus. Il avait souvent dû plonger pour dégager une ligne prise dans l'hélice, libérer son filet, récupérer un outil tombé à la mer. Il fallait faire ce qu'il fallait faire quand on est marin-pêcheur. Savoir nager était indispensable si l'on voulait survivre, mais à ses yeux, la natation comme sport, la baignade et la plage, c'était pour les enfants, les amoureux, les oisifs et les riches étrangers.

Arrivé sur la grève au pied des dunes rongées par les tempêtes, il était seul. Seul avec quelques sternes affairés. Le rivage était encombré de grands blocs de roche noire et d'énormes troncs d'arbres arrachés par les tempêtes, roulés, poncés et blanchis par la mer. Étonné, mais suivant son impulsion, Motke se déshabilla et se jeta sans hésitation dans l'eau glacée. Il ne frissonna pas, la fraîcheur lui était agréable. Il avançait sans style, à grands mouvements des bras et des jambes, éclaboussant les nuages. Il riait. Il plongeait sous les vagues. Il aimait le contact de l'eau sur sa peau. Son corps jouissait de la mer. L'eau était vivante, féminine, joueuse, elle se livrait à un massage intime des plus sensuels. Ses muscles se détendaient, la fatigue s'échappait par tous les pores. Motke se sentait bien. Motke souriait en avalant de l'eau salée. Il retrouvait souplesse et jeunesse. Il s'abandonnait à la portance de l'eau. Il flottait comme un bouchon. Il ne faisait aucun effort. Il plongeait dans les fucus, écartait les longues tiges, il délogeait des petits poissons craintifs, il fit fuir un poulpe qu'il s'amusa à poursuivre longuement au ras du sable, des astéries et des anémones de mer. La mer était descendante, Motke insouciant se laissait entraîner. Quand il vit que le soleil était déjà haut, il se rendit compte qu'il distinguait à peine la ligne des hautes dunes. Jamais, il n'avait nagé une telle distance. Il aurait dû s'en inquiéter, mais il était beaucoup trop euphorique pour ça. Comme par enchantement, les bons mouvements lui vinrent. Il atteignit le rivage d'une traite, sans être essoufflé. Il faisait froid, mais il n'avait pas froid. Il n'avait pas pensé à emporter une serviette, qu'importe. Il roula ses vêtements en boule, remonta chez lui en sifflotant tout le long du chemin, ce qui ne lui était jamais arrivé. En route, il croisa ses voisins drapés dans des châles et manteaux. Tomarek-le-goémonier et Malena descendaient faire leurs courses avec un grand panier. Ils furent stupéfaits de le découvrir dans cette tenue.

- Tu n'es pas fou, de faire le mariole en te promenant tout nu au lieu d'aller travailler ! Tu as bu ? lui demanda Tomarek-le-goémonier.

- Qui est-ce ? demanda rougissante Malena-la-marieuse qui s'était détournée et s'absorbait dans la contemplation d'un sac en plastique voletant prisonnier d'une clôture sur le bas-côté de la route.

- C'est notre pauvre vieux Motke, ma colombe ! Motke-le-maboule si tu veux savoir. Motke-l'ivrogne, qui expose sa petite quéquette et ses fesses maigrichonnes à tout le monde. Sauve-toi Motke avant qu'on appelle les gendarmes !

Motke n'arrêta pas de siffloter pour autant. Il riait et dansait en poursuivant son chemin. Cette escapade tout nu lui procurait beaucoup de satisfaction. Une fois rentré, il découvrit qu'il était parti

près de quatre heures. Il mourrait de faim. Toujours tout nu, il dévora tout ce qu'il trouva sur l'étagère, plus une gousse d'ail, un oignon et une pomme. Il était beaucoup trop tard pour sortir à la pêche. Il décréta que ce jour mémorable serait désormais marqué d'une pierre blanche et serait dorénavant un jour férié jusqu'à sa mort. Puis, il s'enroula dans sa couverture et il dormit du sommeil de l'éponge jusqu'à ce que les étoiles prennent possession du ciel. Alors, Motke s'habilla, tira de sous le lit sa réserve secrète pour les circonstances exceptionnelles : une bouteille de rhum à demi-pleine avec deux cigares attachés par un élastique. Son trésor à la main, il se rendit sur la dune, là où enfant caché dans les broussailles, il avait vu son père mourir. Il fixa longuement la ligne à peine discernable où la voûte marine et la voûte céleste s'unissaient pour faire un seul monde. Des myriades de points d'or constellaient les deux versants de l'univers.

- Pourquoi, se demanda-t-il ?

- Pourquoi pas, lui répondit son écho intérieur ?



Le lendemain, à l'heure où les derniers irréductibles pêcheurs de T'mik prenaient la mer, Motke à bord de *L'Espérance*, comme à son habitude, jeta son seau extralucide par-dessus bord. Une fois remonté, il y trempa sa main, la huma, goûta même l'eau pour deviner où la mer lui conseillait d'aller chercher du poisson. L'eau dans le seau était saumâtre. Elle avait une drôle d'odeur. Il recracha le peu qu'il avait bu. La mer sentait la sueur du pêcheur et elle avait un goût de poisson pourri. Le message était clair :

- Rentre chez toi Motke. Je suis un océan de larmes. Ici tu ne trouveras que des soucis et des grands malheurs.

Motke n'était du genre à se laisser décourager. Il n'accordait aucun crédit aux histoires d'augures, d'oracles et de présages. Les trois autres petits chalutiers s'éloignaient déjà. À bâbord, Brendel-le-hardi et Flupke-le-borgne filaient vers Youkali. S'ils ne tombaient pas sur le banc de harengs espéré, peut-être pourraient-ils ramener au moins quelques soles ou quelques daurades. À tribord, Quinn-l'Américain était parti pour contourner l'île par le nord, sûrement pour relever ses nasses dans la passe de Soliné. Motke poursuivit vers l'ouest sans but précis. Plus il avançait, plus la mer était étale. Une mer de curé. Ni vague, ni vent. Une mer d'huile. Une mer trop calme. Une mer lasse. Une mer trompeuse qui jouait à la belle endormie. Depuis le temps que la scélérate allait et venait, sans aucun répit, rongant les côtes, masquant les récifs, provoquant des tempêtes, naufrageant les voyageurs et accablant les pêcheurs de toutes les afflictions possibles, la mer s'était peut-être lassée ? Elle avait peut-être rendu son dernier soupir ? Elle était peut-être morte, étouffée par sa cruauté. Inutile de jeter le filet à l'eau. Motke savait qu'il ne ramènerait rien. Il coupa le moteur. Le silence était absolu. Y a-t-il encore une vie dans ce tombeau aquatique ? *L'Espérance* immobile ne vibrait plus et ne se dandinait même pas. On aurait dit qu'elle était prise dans de la glu, collée sur une mer de papier mâché à l'intérieur d'une bouteille posée sur une étagère. Motke se dévêtit complètement et à nouveau, sans plus réfléchir, se jeta à l'eau. Les rayons pénétraient à peine sous la surface. Il ne voyait pas le fond. À grandes brassées, il descendit tout de même vers les profondeurs. La pression s'accroissait sur ses tympanes. Il perçut des longues formes argentées imprécises qui s'affairaient dans un ballet mystérieux. Il aurait voulu s'en rapprocher, mais il avançait avec difficulté. Le courant le repoussait en arrière. L'air lui manquait. Les eaux devenaient plus froides, plus huileuses, difficiles à pénétrer. La mer se figeait en gélatine. La mer le chassait, le refusait. Il fallait remonter. Il ne distinguait plus rien. Il se sentait oppressé. Il était en danger. Il

tournait sur lui-même, cherchant la lueur de la surface, jusqu'à ce qu'il perçoive enfin, loin au-dessus de lui, comme un signal amical, la coque blanche de *L'Espérance*. Quand il sortit la tête de l'eau, le soleil sombrait à l'horizon, à l'opposé, un quartier de lune mince comme un cimenterre découpait une fente dorée dans le ciel. Pourtant c'était impossible, le soleil commençait à peine son ascension vers le zénith quand ils avaient quitté le port. Il ne s'était guère écoulé plus d'une heure avant qu'il ne mette en panne et saute par-dessus bord. La mer était sortie de son étrange torpeur. Elle avait retrouvé ses sens, ses forces et son sale caractère. Le vent montait, la houle commençait à enfler. *L'Espérance* grinçait dans ses membrures, impatiente de faire route vers le port. Ils furent les derniers à s'amarrer au môle du large. Dans la salle enfumée, de l'autre côté des vitres embuées, ça discutait ferme à l'intérieur du Tashtego. Motke ne poussa pas la porte. Il n'avait pas envie de s'attabler avec le dernier carré des soiffards du port, il ne leur raconterait rien de ce qui lui était arrivé et il ne voulait pas les écouter ressasser leurs éternelles histoires de trimards des mers. Il se fichait bien de ce qu'avait pu ramener Brendel, Flupke et l'Américain. Motke avait trop à penser.



Le lendemain, il ne prit pas la mer. Ni le surlendemain. Ni le jour suivant. Ni vendredi. Samedi, il ne fut pas réveillé par les cris des cormorans ou des mouettes, ni par le ressac broyant des coquillages. Il ne fut pas réveillé non plus par la sirène d'un navire de croisière annonçant son arrivée triomphale dans le port. Il entendit son nom porté par le vent. On l'appelait et cela venait de très loin.

- Mmmotttkkke, Schhmotttkele...

Seul son père l'appelait Schmotkele. Comment était-ce possible ? Il sortit, s'avança jusqu'au sommet de la dune.

- Mmmotttkkke, Schhmotttkele...

Tout en bas, les pieds dans l'eau, à la limite de la marée descendante, une jeune femme l'appelait. Elle était rousse, avec de longs cheveux agités par les bourrasques. Elle était trop loin pour qu'il distingue ses traits. Elle portait un pourpoint vert sans manches et de très hautes cuissardes. Motke l'avait déjà vue. Il se souvenait de cette silhouette fière et sauvage. C'était il y a des années. *L'Espérance* avait besoin de réparations au chantier naval de Port-Borysthène. Le chalutier en cale sèche, il était allé un soir, pour la première fois de sa vie, au cinéma. Au *Grand Rialto*. On donnait un film de pirates. *À l'abordage !* de George Sherman, avec Erroll Flynn dans le rôle d'un officier anglais et Maureen O'Hara dans le rôle de la belle pirate Prudence *Spitfire* Stevens. Motke avait été plus que séduit. Il avait été envoûté. Motke était tombé amoureux d'une héroïne de fiction. Qu'importe, *Spitfire* ou Maureen, les deux étaient aussi inaccessibles à sa flamme. Et maintenant, trente ans plus tard, elles étaient là. En bas, sur la plage. Maureen *Spitfire* l'appelait par son surnom d'enfant.

- Schhmotttkele. Viens. Je t'attends.

Il ne pouvait le croire, mais l'appel incessant, déformé par le vent devenait un chant irrésistible. Il n'y avait aucun arbre, aucun mât auquel il aurait pu s'attacher pour résister. Il ne cria pas. Il ne lui fit pas un signe. Avec des jambes de jeune homme, il se mit à dévaler la dune. Quand il arriva sur le rivage, *Spitfire* était déjà dans l'eau à mi-bottes. Il n'y avait pas de barque, ni de bateau de pirate au large. Elle souriait. Elle l'invitait à la suivre.

- Schhmotttkele, viens.

Motke obéit. À son tour il entra dans l'eau. Quand il eut de l'eau jusqu'à la taille, il ne vit devant lui que le pourpoint qui flottait à la surface et les hautes bottes délacées qui sombraient lentement. Il plongeait. Elle nageait nue loin devant lui. Sa crinière rousse s'était déployée dans l'eau et recouvrait son dos jusqu'à ses reins. Motke se rendit compte qu'à partir de ses reins, elle était une sirène. Cela ne l'étonna un peu, mais pas tant que ça. Plus étrange, même sous l'eau, il entendait toujours sa voix. Elle l'appelait encore.

- Schhmotttkele...

Il venait. De toutes ses forces, il venait. Elle lui souriait par-dessus son épaule et l'entraînait plus loin, plus profondément.



On s'inquiéta de voir *L'Espérance* rester à quai depuis plus d'une semaine. Aucun signe de vie de Motke. Le pauvre vieux pêcheur était farouche, rugueux, taiseux, aussi aimable qu'un oursin. Tout de même, il faisait partie du paysage. Son absence laissait un vide désagréable. Vu son caractère, on ne se rendait pas volontiers, à l'improviste chez lui. Tout de même, il faudrait aller voir. Le dimanche, mandaté par le club des boujarons du *Tashtego*, Brendel-le-hardi se rendit chez Tomarek-le-goémonier pour tirer l'affaire au clair. L'avait-il vu ? Savait-il où était passé Motke ? Tomarek habitait un peu plus haut, de l'autre côté de la route, la maison la plus proche de celle de Motke. De la fenêtre de la cuisine, en montant sur une chaise pour regarder par-dessus la haie, on pouvait voir la porte de Motke. De tout ce temps, elle était restée fermée assurait Tomarek. Pas de fumée sortant de la cheminée. Pas de lumière le soir. Pas d'allées et venues de Motke durant la journée. Aucun signe de vie. Soit il était très malade, soit il était étendu raide mort sur le sol de sa bicoque, soit il avait disparu. Envolé. En tout cas, il n'avait pas embarqué sur *l'Effendi Kutabull*, ça on l'aurait su le jour même. Où pouvait-on bien disparaître sur l'île de T'rnik ? Dans le cratère du volcan ? Tomarek le goémonier et Malena n'avaient plus l'ouïe très fine, mais Malena prétendit avoir entendu dans ses rêves, plusieurs nuits de suite, comme des sanglots. Des sanglots de petit enfant qui provenaient de la maison de Motke.

– On aurait dit Moïse dans son panier, affirma Malena.

Tomarek le goémonier n'y croyait guère. Quel marmot pouvait se trouver chez Motke ? C'était plutôt des miaulements de chat qu'elle avait entendu. Tout de même, on ne pouvait pas rester sans savoir. Il fallait aller voir. Après conciliabule, Malena réchauffa un bol de soupe puis accompagnée de Brendel-le-hardi et de Tomarek-le-goémonier, ils allèrent frapper à la porte de Motke.



Rien. Silence. On hésita. On se regarda. Cette fois-ci, Brendel-le-hardi frappa plus fort. Silence. Alors ils entrèrent, la soupe en avant, suivie de Malena, puis les deux hommes fermant la marche. La pièce était dans la pénombre. Le rideau tiré laissait flotter une lumière d'aquarium. Cela sentait l'iode, le varech et le *stockfish*. Motke était allongé sur le ventre, nu, le visage enfoui dans son matelas de crin trempé. D'ailleurs, tout le sol de la pièce était trempé. Il y avait même par terre des petits crabes affolés. Le corps de Motke luisait d'eau de mer avec ici et là des débris scintillants d'algues et de coquillages sur son dos.



Motke était absent. Motke était très loin. Motke nageait large. Motke était sur la piste de quelque chose d'essentiel. Un grand amour. Le grand amour. Son grand amour. Il en était certain, elle l'appelait. Il n'entendait plus rien, mais il se savait guidé. Il dépassa une épave très habitée. Dans des fentes sombres, des murènes l'observaient. Elles se mirent à le suivre, puis ce furent des mérours, des baudroies, des raies qui jaillissaient dans un tourbillon de sable et l'accompagnaient à tire d'aile. Plus il avançait, plus la troupe se renforçait et s'allongeait. Bientôt ils furent des milliers à le suivre. Loin devant lui, un point lumineux l'entraînait, l'hypnotisait, l'aspirait. Spitfire ! C'est par là qu'il devait aller pour la rejoindre. Enfin, il distingua un amas de rochers. À leur disposition, il reconnut les récifs de Kh'logg. Il s'arrêta au milieu d'un cirque de sable, au pied du géant *Mamzummim* dont l'énorme tête affleurait à peine à la surface des eaux. Le cortège des innombrables poissons, crustacés et mollusques se répartit tout autour, formant une grande arène attentive à ce qui allait suivre. Les sprats et les petits anchois formaient les premiers rangs avec les crevettes et les crabes. Les thons, les esturgeons, les silures et les requins occupaient les hauteurs. Tous les regards étaient fixés sur Motke. Une silhouette apparut à côté de Motke, venue de nulle part. C'était un sirein âgé et très digne. Motke reconnut le Dr Avidor Alasnam. Il lui trouva des cernes sombres, le chargé de mission avait un peu maigri depuis leur dernière rencontre. Le nonce des profondeurs tenait à la main un mystérieux document roulé.

- L'heure du jugement est arrivée Monsieur Švejk.

L'air grave, il déploya le rouleau et le tendit à Motke pour qu'il en prenne connaissance.

## OFFICIUM IN MARINUS RERUM FABULOSUS

### **Impunitum non relinqui facinus<sup>2</sup>**

« *Si vero membrum amiserit qualemcumque lesionem intulerit,  
talem et sustinebit id est  
oculum pro oculo, dentem pro dente. mortuum pro mortuo ;  
deinde firma pax et rata. »*

suivi de tout un tas de paraphes et de tampons étranges.

Motke n'y comprenait rien, mais les mots menaçants : *oculum pro oculo, dentem pro dentem, mortuum pro mortuo*, le troublèrent. Il avait déjà lu ou entendu quelque chose de ce genre naguère et cela ne présageait rien de bon. À peine Motke eut-il fini de lire ces lignes qu'au centre de l'arène un filet de retiaire tomba sur lui. Malgré tous ses efforts il ne put s'en dégager. Les poissons pétrifiés, tous bouche bée bien sûr, observaient la scène. Le Dr Avidor Alasnam avait disparu. Dominé par l'impassible silhouette géante de *Mamzummim*, Motke se débattait de toutes ses forces contre un gladiateur invisible. Il roulait sur lui-même dans le sable, il mordait les mailles. Il résistait encore, mais il était pris. Plus il luttait, plus les mailles cruelles du filet en nylon s'enfonçaient dans

<sup>2</sup> Un acte criminel ne doit pas demeurer impuni. Le texte en latin évoque la loi du talion et donc la réciprocité de la peine : « œil pour œil, dent pour dent, mort pour mort », chose jugée indispensable pour une paix juste et durable.

sa chair. Défait, il capitula, renonçant à toute résistance. Les poissons se dispersèrent en nuées. Motke vaincu fut hissé vers la surface. Le filet fut plaqué contre la coque d'un bateau et Motke à son tour fut remorqué jusqu'à la Pointe des Revenants. De ses yeux globuleux, il remarqua que son corps avait gonflé, ses membres avaient disparu, de puissantes nageoires et une large queue les avaient remplacés. Plus étonnant encore, du museau à la queue son corps était recouvert de magnifiques écailles d'or qui scintillaient dans l'eau. Lorsqu'il fut hissé impuissant à bord, il découvrit au-dessus de lui la face hilare de son ami Brendel-le-hardi. Brendel brandissait un long harpon acéré. Motke voulut crier : – Brendel ! Brendel ! C'est moi, ton ami Motke ! Mais pas un mot ne sortit de son énorme bouche, seulement d'affreux "Gloup ! Houlpch !".

- Alors gros poisson d'or, je n'y croyais presque plus, mais j'ai tout de même fini par t'attraper ! Je connais la musique. Tu vas me proposer d'exaucer trois vœux en échange de ta liberté, alors vas-y, accouche, je t'écoute, j'ai ma liste.

- Gloups ! Noulpp ! insista Motke désespéré.

- Tu ne parles pas, imposteur, méchant poisson !

Il racla les écailles dorées de la carangue avec la pointe de son harpon.

- Tu n'es même pas en or, c'est du toc !

- Schtoup ! Houlpch ! ! fit Motke, ses gros yeux remplis de larmes.

Cela ne suffit pas à arrêter la fulgurante estocade *al volapié* de Brendel-le-hardi qui foudroya la carangue d'un coup d'un seul, sous les *vivas* des mouettes.



À peine Tomarek-le-goémonier et Brendel-le-hardi eurent-ils retourné Motke sur son matelas détrempé que celui-ci fut secoué par un spasme mortel. Dans un dernier souffle, il essaya de dire quelque chose.

Tomarek entendit "Pfuitt" ou plutôt "Schpif" ou peut-être "Schipft".

Brendel comprit "Schlopf" ou "Glopf".

Malena crut entendre "Floup".

Motke cracha un dernier jet d'eau salée et défunta. Un drôle de petit poisson en or sortit alors de sa bouche et sauta par terre. Malena et Tomarek, selon l'usage, avaient commencé les lamentations. Ils tournaient en rond autour du lit, pleuraient, criaient, déchiraient leurs vêtements et se tordaient les mains de douleur. Trop occupés, ils n'avaient pas vu apparaître le petit poisson. Rapide comme l'éclair, Brendel-le-hardi l'attrapa avec deux doigts et le fit glisser dans le bol de soupe encore tiède posé sur la table. Il s'en occupera plus tard.

C'est ainsi que s'achève l'histoire de Motke le pauvre vieux pêcheur. C'est ici que pourrait commencer celle de Brendel-le-rupin qui devint khédiva de Borysthène et épousa Luludja, la fille du hospodar Kostrowitzky. Mais c'est une autre histoire.